

SALOMON MALKA

# ELENA FERRANTE

À la recherche  
de l'Amie prodigieuse



ÉCRITURE



ELENA FERRANTE

## DU MÊME AUTEUR

- Dieu, la République et Macron*, Cerf, 2019.  
*70 jours qui ont fait l'histoire d'Israël*, Armand Colin, 2018.  
*Dictionnaire Charles Péguy*, Albin Michel, 2018.  
*Dictionnaire Franz Rosenzweig*, Cerf, 2017.  
*Le grand désarroi* (avec Victor Malka), Albin Michel, 2016.  
*Dictionnaire intime de la Bible*, Armand Colin, 2011.  
*Sous l'Arche de Titus*, Armand Colin, 2010.  
*La vie et le destin de Vassili Grossman*, CNRS Éditions, 2008.  
*Franz Rosenzweig, le cantique de la révélation*, Cerf, 2006.  
*Larousse des Religions* (participation), Larousse, 2006.  
*Emmanuel Levinas, la vie et la trace*, Jean-Claude Lattès, 2002 ;  
Albin Michel Poche, 2009.  
*Tinghir ou le voyage inachevé, roman*, Jean-Claude Lattès, 2000.  
*Jésus rendu aux siens*, Albin Michel, 1999.  
*Shalom, Rabin* (avec Victor Malka), Ramsay, 1996.  
*Monsieur Chouchani*, Jean-Claude Lattès, 1994.  
*Lire Levinas*, Cerf, 1984.

SALOMON MALKA

ELENA FERRANTE

À LA RECHERCHE DE L'AMIE PRODIGIEUSE

ÉCRITURE

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :  
[www.ecriture.com](http://www.ecriture.com)

Éditions Écriture  
92, avenue de France  
75013 Paris

ISBN 978-2-3590-5346-3

Copyright © Écriture, 2022.

## PROLOGUE

Un pacte implicite semble lier toutes les lectrices et tous les lecteurs, de plus en plus nombreux de par le monde, d'Elena Ferrante. Ils acceptent de ne jamais la voir sur un plateau de télévision, de ne jamais la croiser à une séance de signature, de ne jamais apercevoir une photo d'elle, ni dans les journaux ni sur les réseaux sociaux.

Il y a une énigme autour d'elle. Qui est-elle ? D'où vient cette œuvre qui rencontre son époque par bien des plans et qui évoque des questions proches de chacun d'entre nous : l'adolescence, la famille, l'amitié, la violence sociale, la force de l'éducation, la relation mère-fille, les relations compliquées au sein des couples, les drames (parfois un drame autour d'une simple paire de chaussures), l'émancipation par l'école, par la langue, par le jeu entre l'italien et le napolitain très présent dans l'œuvre.

L'objet de cette enquête est d'évaluer les différentes hypothèses et de les nourrir à travers les témoignages. Ceux notamment des résidents du quartier dont il est question, qui en savent beaucoup, autant sur l'auteure présumée que sur les personnages de la tétralogie (et des autres livres), dont j'ai le sentiment que leur origine

s'ancre dans ce quartier et que, peut-être même, pour certains d'entre eux, ils continuent d'y vivre.

Par-delà ce jeu de pistes, il importe de savoir pour quelles raisons l'auteur a cherché à se faire oublier et même à se rendre invisible.

Peut-on détacher une œuvre de son auteur ? Peut-on gommer dans une œuvre tout ce qui l'inspire ? Est-on à même de s'attacher à un monde romanesque en l'absence de toute certitude sur celui ou celle qui raconte le récit, si c'est un homme, une femme, un couple ou un collectif ?

Au risque de choquer les défenseurs de l'anonymat, n'est-il pas normal, après tout, de chercher à savoir qui se cache derrière l'auteure d'une des œuvres les plus lues aujourd'hui dans le monde, et pourquoi le nom réel d'Elena Ferrante est gardé secret depuis la publication de son premier roman, en 1992 ? Si cette œuvre est autobiographique – elle ne l'est peut-être pas –, n'est-ce pas naturel d'en rechercher les traces ?

Un auteur a-t-il le droit de disparaître corps et biens ? Une œuvre peut-elle chasser son auteur sans rémission ? Et puis aussi – question centrale – peut-on, quand on est petite-fille de déportés et fille d'enfant cachée, évacuer de sa mémoire, de son imagination, de son inconscient un héritage familial dont la charge est aussi lourde ?

Même en supposant que nombre de thèmes présents dans l'œuvre de Ferrante renvoient à des expériences très précises – l'abandon, la mort, la disparition, le mensonge, le délaissement –, continue à se poser le problème de la mémoire scotomisée.

D'autres questions viennent encore se greffer qui concernent la nature d'une œuvre littéraire, la possibilité

## PROLOGUE

ou l'impossibilité de la laisser orpheline de tout géniteur, ou au contraire de lui trouver plusieurs géniteurs à la fois. La possibilité ou l'impossibilité de concevoir une œuvre collective, avec une sorte de répartition des tâches. L'un apporterait l'imagination romanesque, le souvenir des lieux, les portraits des protagonistes, et l'autre la fresque historique, l'âpreté des dialogues, les réflexions des personnages. Est-ce concevable ? Peut-on imaginer une œuvre construite comme cela, et qui aurait en plus la faculté de toucher le cœur de millions de lecteurs aux quatre coins du monde ?

Qu'est-ce qui fait qu'on souhaite rester anonyme ? La timidité ? La discrétion ? L'envie de rester à l'écart du grand manège ? L'envie de se protéger ? Ou tout le contraire : la fierté de sortir du lot, la volonté de laisser penser que son œuvre est au-dessus de soi, que ce serait réduire son immense portée que de lui adjoindre un géniteur ? Pour se justifier, Elena Ferrante évoque cette image de Tolstoï et d'Anna Karénine : s'ils sortaient tous deux bras dessus, bras dessous dans la rue, on s'intéresserait davantage au personnage qu'à son auteur. Certes, mais affirmer cela et donner cet exemple à l'appui de son vœu de silence, c'est implicitement s'être persuadé qu'on a donné naissance à Anna Karénine et à Mme Bovary dans son œuvre.

Voilà en tout cas les termes de l'énigme.

Il ne s'agira pas là d'explication de texte, mais d'un « brassage » des thèmes qui parcourent l'œuvre, et à travers cette œuvre, une enquête sur les traces de l'auteure, pour départager ce qui appartient à la pure fiction et les petits cailloux semés ici et là qui pourraient désigner l'auteure ou s'en approcher (à travers notamment les lectures et les références). Il s'agira au

fond de retraverser l'œuvre et de comprendre d'où elle vient.

C'est d'abord une enquête sur les lieux mêmes de l'œuvre. On retrouvera le quartier originel, les immeubles, les résidents, la bibliothèque, la librairie, l'église, le magasin de chaussures, la plage d'Ischia... On remettra les pieds sur les lieux pour retrouver la matrice de l'œuvre. Il faudra nous focaliser sur ces lieux. S'il y a des échappées sur les écrits, c'est seulement dans la mesure où c'est dans cet espace qu'on pourra trouver les clés des romans. Il faudra absolument faire le va-et-vient entre les lieux et l'œuvre, entre la fiction et la réalité.

C'est l'histoire d'un « confinement » volontaire qu'on voudrait raconter, la question étant de savoir si on a le droit de briser un anonymat, si cet anonymat est possible, s'il est en la circonstance une condition de l'écriture et si l'extraordinaire succès de cette œuvre tient aussi à cet anonymat (d'où le débat sur l'enquête du journaliste italien Claudio Gatti).

D'où vient cette « saga prodigieuse » qui a fasciné tant de lectrices et de lecteurs dans le monde ? Quelle est sa source d'inspiration et pour quelle raison la romancière qui signe ses livres tient-elle à rester cachée ?

On a entrepris ici d'enquêter sur cette énigme littéraire, mis nos pas dans les ruelles de Naples, sillonné le quartier du Rione Luzzatti, où les personnages de la saga ont grandi, interrogé des hommes et des femmes familiers des lieux qui sont ceux de l'intrigue, convoqué les meilleurs spécialistes à s'exprimer sur la singularité de cette œuvre sans précédent – jamais aucune femme n'a écrit 2 300 pages consacrées à l'amitié de deux femmes, au regard qu'elles portent sur elles-mêmes,

## PROLOGUE

sur leur parcours et sur leur siècle –, mais aussi sur le parti pris visant à dissocier l'œuvre de l'auteur, sur la question de la légitimité, pour un auteur, de placer son œuvre au-dessus de sa personne.

Nous avons aussi relu la tétralogie en croisant le récit avec l'expérience d'enfant cachée vécue par la mère de l'auteure présumée, la déportation et l'internement des siens pendant la guerre. Quelques thèmes dominent : la disparition, l'abandon, le délaissement, la transmission, la dislocation des limites...

Ce livre tente de croiser l'itinéraire d'Elena Ferrante avec ceux d'illustres prédécesseurs ou d'éminents contemporains comme Gogol, Gary, De Luca, Kundera... en touchant du doigt les questions qui ont trait à la fabrication du romanesque ou au départ du vrai et du faux. D'où vient l'inspiration ? À quoi est-elle rattachée ? Quel est l'espace où elle se déploie ? Écrit-on au plus près de son arbre ou au contraire le plus loin de soi ? L'inspiration, est-ce un magma de choses vécues, de récits transmis, de bouts de dialogues saisis au vol, de sensations partagées qui, pour peu que le souffle créateur soit là, arrive à raccorder l'ensemble des mailles d'un récit qui s'écrit dès lors par miracle ?

Plongée dans l'œuvre, reportage sur le terrain, exploration de toutes les hypothèses, ce livre voudrait raconter aussi une passionnante traversée du siècle de l'autre côté des Alpes.



## ERRI ET ELENA

Pourquoi ai-je commencé à écrire, en pleine pandémie, sur un sujet si éloigné de moi, un pays que j'aime mais dont je ne maîtrise pas la langue, une ville que je connais à peine et dont je sais qu'elle ne se livre pas au tout-venant ? L'envie, comme souvent chez moi, de dénouer une intrigue ? Le besoin d'être titillé par quelque chose qui me résiste ? La seule volonté de savoir si une œuvre peut être vraiment et définitivement détachée de son auteur ? Ou simplement encore le désir simple d'échapper à l'époque – ces drames autour de moi, le virus qui frappe, la mort qui rôde, l'isolement de chacun dans sa bulle, l'impossibilité des voyages, la mort des villes, les visages qui s'effacent, les repères qui se brouillent et le chemin qui perd sa propre trace ?

Un mot d'un de mes interlocuteurs s'est inscrit dans ma tête. C'est peut-être le moment, au contraire, disait-il, de parler de cela. Souvenir de mon vieux maître, au moment où je lui confiai que je m'étais mis à écrire sur son mystérieux inspirateur et référent, je le revois encore, levant les bras au ciel et clamant : « Il n'y a pas d'autre sujet ! » Mais n'est-ce pas la même sensation qu'on éprouve chaque fois qu'on plonge dans une œuvre : qu'il n'y a pas d'autre sujet ?

*Rue Montedidio*

Il me faut commencer par évoquer ma première rencontre avec Naples. C'était un matin d'automne, à mon retour de la région des lacs. J'y suis resté quelques jours avant d'aller à Sorrente pour le mariage d'un ami. En déambulant dans les rues – seule façon que je connaisse d'appréhender une ville et de s'en imprégner –, je suis tombé sur la rue Montedidio, longue rue qui s'étire. Avec au bout une charmante petite église qui domine, sur les hauteurs. Un ami de passage, que j'ai croisé tantôt à la synagogue – nous parlons de son oncle que je connais bien, qui est traducteur du français à l'hébreu –, me dit qu'il aime cette ville parce qu'elle lui rappelle Casablanca, ville de naissance de sa maman et ville de mon enfance. Il a raison. Il y a quelque chose dans l'air, un mélange d'atmosphère languide et de sensualité.

La rue Montedidio, c'est la rue d'Erri De Luca, devenu écrivain par hasard, « par inadvertance » comme il le dira souvent. Au début des années 1980, il publie son premier roman, avec ces premiers mots évoquant la figure de son père – « Tant que la lumière fut dans ses yeux, mon père fit des photographies » –, et la maison de son enfance à Naples – « Une rue en pente, la pluie dans la cuisine, les cris dans la ruelle ». Il évoque aussi Filomena, qui plaçait tous ses gestes et tous ses propos sous le signe de la Madone. C'est ainsi que lorsque Erri annonçait son désir d'aller aux toilettes, elle ponctuait d'un : « Va, va, mon fils, la Madone t'accompagne ! » Ce qui avait le don d'agacer l'adolescent, qui se récriait : « Non, Filomé, aux toilettes, il vaut mieux que j'y aille seul ! »

Roman d'apprentissage où défile, comme dans *Les Mots* de Sartre, une succession d'instantanés ayant marqué son enfance et son adolescence. Le bégaiement dont il a mis si longtemps à se défaire, le jeu subtil avec les mots, l'attention d'une mère et ses gestes à la fois tendres et distants, la mort de Massimo, avalé par la mer, dont on ne guérit jamais – l'image tourne en rond éternellement dans la tête –, un mariage à trente ans, la mort encore qui arrache un être avant même qu'on s'y soit habitué, et l'étrange vide qui s'installe.

Son premier roman, *Pas ici, pas maintenant*, date de 1989. Il sera suivi par *Un nuage comme tapis*, qui s'ouvre par cette phrase résonnant comme un tournant dans sa vie : « J'étudie l'hébreu, je lis la Bible. » C'est un livre d'exégèse, dans une tradition juive. Chacun des chapitres aborde un passage de la Bible que l'écrivain commente à sa façon. Ce sont des ébauches, des gammes, des variations où se mêlent la dimension poétique et l'érudition hébraïque. La plume fouille dans le récit et dégage les moments qui l'inspirent, avec une exquise liberté.

Erri De Luca le confesse, il ne fait pas partie du cercle des croyants. Il ne sait pas prier. Il ne sait pas pardonner. Il ne sait parler de Dieu qu'à la troisième personne, écrivant « lui » sans majuscule, jugeant que celui qui ne croit pas n'a pas le droit d'en user. Il sait seulement cueillir un bout de verset lors de ses exercices matinaux, le mettre dans la bouche et le polir tout au long de la journée, comme un noyau d'olive.

Mais d'où lui viennent ces intuitions ? Comment a-t-il retrouvé cette tradition ? Par quels canaux ? En suivant quels chemins ? Comment a-t-il appris l'hébreu ? Qui le lui a enseigné ? D'où lui est venue cette envie de se faire l'accompagnateur, le passeur, le transmetteur

sans jamais avoir exprimé le désir de passer de l'autre côté, de se convertir, ou de se revendiquer comme partie prenante de cette aventure ? Il laisse accréditer l'idée, et peut-être est-ce l'exacte vérité, qu'il s'est frayé le chemin tout seul. Chaque fois qu'il raconte la manière dont il prend possession de ces textes, c'est le matin à l'aube, dans un corps-à-corps avec ce vieux livre dont il isole quelques versets. Ou alors, à l'époque où il travaillait comme ouvrier, dans ces quelques instants où il s'isolait du reste de ses camarades pour sortir en catimini l'ouvrage de sa poche et y cueillir quelques lignes. Ici et là, dans son œuvre, il a semé quelques cailloux. On trouve trace, dans *Montedidio*, d'un personnage étrange, un vieux cordonnier, rescapé des camps et qui va lui enseigner tout un savoir très éloigné de lui. Mais il en parle peu.

Un jour, j'émis l'idée d'un livre d'entretiens où nous reviendrions sur son parcours biographique. L'écrivain esquissa un sourire en coin, un peu énigmatique, dont j'ai tout de suite perçu qu'il était la manifestation d'un enthousiasme très mesuré. Plus tard, nous dînions en tête-à-tête et il m'expliqua très précisément pourquoi l'idée de s'engager dans un parcours biographique ne l'enchantait pas. Il fallait que je comprenne, mais je le savais confusément, que toute son œuvre était faite de fragments. Des moments de vie romancés, fractionnés, mais toujours accrochés à des instants vécus. Le suc de cette œuvre, c'est vrai, est dans sa vie, dans son corps, dans ses souvenirs, dans sa tête où il puise à chaque fois pour retenir une scène, un mot, une sensation. Ce magma informe qui constitue son trésor d'écrivain, il ne veut pas l'organiser ou le figer dans un parcours. C'est le terreau dont il se nourrit. Il veut le laisser comme cela, en staccatos. Je me doutais qu'il y

avait des raisons de cet ordre. Ses livres sont d'ailleurs toujours courts, denses, à l'économie. Ce sont tous des romans écrits à la première personne, et le *je* qui raconte ressemble beaucoup au narrateur. Avec la quête du mot juste, l'observation laconique, la concision à l'extrême.

L'enfance à Naples. Les vacances, l'été, à Ischia. Le départ à Rome et l'action militante. Les années où il travaille comme ouvrier. Le volontariat en Bosnie. Les envies d'écriture, tard, à l'approche des quarante ans. Tout cela se mêle dans une œuvre où il a mis toute sa substance propre.

Dans *Trois chevaux*, il raconte qu'il adore lire les livres d'occasion, que d'autres mains ont feuilletés ou annotés. Il aime aussi déposer un livre sur l'étal d'un brocanteur pour le plaisir de le voir passer de main en main. Les livres neufs le rebutent. Il a du mal à en tourner les pages. Elles lui résistent, alors que pour les livres d'occasion, elles tournent d'elles-mêmes. Le dos est détendu. C'est ainsi qu'un de ses personnages choisit tous les jours à midi le même emplacement au bistrot, s'installe avec son livre d'occasion, commande une soupe et un verre de vin, et lit.

### *Erri De Luca et Elena Ferrante*

C'est le même Naples, le même univers poétique. On retrouve chez Elena et Lila, les deux héroïnes de la quadrilogie *L'Amie prodigieuse*, qui ont le même âge que le petit garçon de *Montedidio*, le même empressement à être adulte, la même cohabitation du quotidien le plus banal avec un monde intérieur bouillonnant,

qui abrite des fantômes, des revenants, des rêves, des promesses, des déceptions, des fêlures.

Et en même temps, deux univers si éloignés l'un de l'autre. Erri De Luca puise dans ses souvenirs, il écrit très proche de lui. Dans ses conversations, dans ses échanges, dans ses rencontres – quand on a eu la chance de le connaître –, il ressemble à ses livres, il parle comme eux. Aucun écart, aucune distance, aucun quant-à-soi, aucun effort pour se dégager de sa vocation d'écrivain. Il écrit comme il est, avec son souffle, sa respiration, ses failles, ses blessures. De plain-pied avec ses lecteurs, il ne les lâche pas d'une semelle, il n'a pas de secret pour eux.

Elena Ferrante raconte elle aussi le Naples des années 1950, la ville de son enfance. Elle veut reconstituer aussi justement qu'il lui est possible cette matrice qui la constitue. Mais à la différence d'Erri De Luca, elle a pris le parti de ne pas mêler sa vie à son œuvre. Elle veut rester en dehors de ce qu'elle écrit, disparaître sous sa plume, se dissimuler derrière ses personnages. Elle veut être une ombre, une apparition, une énigme pour ses propres lecteurs.

Deux visions de Naples. Deux approches de l'écriture. Deux conceptions de la littérature. Irréductibles ? Inconciliables ? Incompatibles ? Pas tout à fait peut-être. À preuve, je suis venu à Naples pour Erri De Luca, que j'aime profondément, dont je me sens très proche par mille liens, mais j'ai rencontré aussi cette œuvre d'Elena Ferrante qui m'interroge, et pas seulement en raison de cette étrange énigme, de cette bizarre mise en congé délibérée de ses propres écrits.

*Le Naples des années 1950*

Elena Ferrante a décidé d'installer son récit à l'opposé de la rue Montedidio. C'est le Rione Luzzatti, quartier situé en périphérie, que j'aperçois seulement de loin, de la fenêtre de mon autobus lors de ma première visite, entouré de zones industrielles et comme isolé du reste de la ville. Construit dans la période fasciste, avec des murs blancs aujourd'hui décati, il a l'air un peu reclus et apparaît dans la tétralogie comme un lieu de vie pauvre où sévissent le mal-être, la difficulté à s'en sortir, la violence et la misère. On n'y trouve ni boutiques, ni théâtres, ni cinémas. Le quartier est aujourd'hui vivant, actif, mais longtemps les Napolitains n'y venaient que pour le « Pasticciello », qui servait encore des desserts très courus dans les environs. Cela continue aujourd'hui, en dépit du Covid, mais les étrangers qui venaient nombreux visiter les stations du récit de *L'Amie prodigieuse* ont commencé à désertier les lieux, ou à se raréfier en tout cas après les premières vagues de la pandémie et les confinements successifs. Les dommages furent conséquents pour la population locale, d'autant plus pénalisants que peu de temps avant les premiers dégâts du Coronavirus, les commerçants du quartier s'étaient associés pour ériger une gigantesque toile murale à l'effigie des personnages de *L'Amie prodigieuse*. Dans le cadre d'une campagne sur le thème « Les couleurs du quartier », la toile murale, œuvre de Luis Gomez de Teran, avait pour titre « Rien d'autre n'importe ». D'autres initiatives devaient suivre dans le registre du *street art*, émanant de la région de Campanie et de la municipalité locale. La plus prenante fut celle où on pouvait voir les deux fillettes de dos, se tenant par l'épaule, avec en arrière-plan l'épure du

tunnel à trois bouches. C'est grâce à ce tunnel que les Napolitains résidents du Rione Luzzatti ont pu aisément repérer les lieux, le quartier n'étant pas identifié dans la tétralogie.

Le Covid 19 s'est annoncé immédiatement après l'inauguration de cette campagne de promotion. Un conseiller municipal a lancé dans le même temps une pétition pour que la seconde saison de la série télévisée soit tournée dans le quartier lui-même (ce qui n'a pas été le cas pour la première saison). Les résidents se réappropriant ainsi le récit des heurs et des malheurs de leur quartier depuis les années 1950 jusqu'à nos jours, et l'histoire de Lila Cerullo, née en 1944, fille d'un cordonnier, qui n'a jamais quitté la ville de Naples et qui un beau matin disparaît littéralement, corps et biens. Elena Greco, la fille d'un employé municipal, son amie de toujours, bouleversée, va s'asseoir à sa table de travail et entreprend de raconter, dans les plus petits détails, le récit de cette amitié. Roman d'initiation où chacune des adolescentes se voit par les yeux de l'autre et cherche à se frayer son propre parcours à travers un mélange de complicité, d'admiration mutuelle et de jalousie.

Le Rione Luzzatti, dans le souvenir de ceux qui y ont vécu durant ces années-là, c'était le linge qui pendait aux fenêtres comme dans les films où jouait Sophia Loren, les femmes qui s'écharpaient et se battaient à coups d'ongles, les scènes de ménage où on jetait la vaisselle et parfois les meubles par-dessus bord, où on s'engueulait copieusement d'un balcon à l'autre. De petites échoppes, des boutiques étroites, de vieilles dames qui payaient, encore à l'époque, en sortant des mouchoirs dissimulés dans leur soutien-gorge en comptant leurs sous. Société patriarcale où

les hommes travaillaient, et les femmes restaient à la maison et s'occupaient des enfants. Mais la saga raconte précisément la sortie de ce monde-là et les difficultés à tracer sa voie. Elle raconte aussi le premier baiser, les premières notes à l'école, les premières lectures, la première gifle après une balade nocturne, les premiers engagements politiques... On songe à Elsa Morante, mais aussi à Erri De Luca.

Peut-on échapper au monde dans lequel il nous a été donné de naître ?

Étrange, comme je me souviens précisément des circonstances, de l'endroit où je me trouvais quand j'ai lu des œuvres qui m'ont marqué, sans avoir besoin du moindre effort de mémoire. Pour Elena Ferrante, je sais que j'ai avalé l'un après l'autre, d'abord la trilogie, puis le quatrième roman, puis *La Vie mensongère des adultes*, *Frantumaglia*, les articles du *Guardian*, et je suis remonté aux premiers romans, *L'Amour harcelant*, *Les Jours de mon abandon*, *Poupée volée*... Mais où diable étais-je quand j'ai découvert cette œuvre et qu'est-ce qui m'en a donné envie ? Était-ce une couverture avec les deux jeunes filles étendues sur une plage ? Était-ce deux fillettes sur un même vélo dans une rue aux couleurs pastel ? Était-ce un article sur l'énigme littéraire dans un journal israélien ? Était-ce lors de ce premier voyage à Naples, où l'on m'a proposé un tour en autobus de la ville, avec les stations liées à « la Ferrante » ?

Il m'arrive de penser que si j'arrivais, au fil de cette enquête confinée, à mémoriser l'endroit exact où je me trouvais quand j'ai découvert cette œuvre, j'arriverais à savoir ce qui m'y a attiré et peut-être même, qui sait,

à toucher du doigt l'intrigue qui s'est nouée autour d'un écrivain et de son œuvre.

### *Tisser sa vie dans l'écriture*

Deux écrivains napolitains. Deux écrivains qui ont vécu leur enfance dans la même ville, bavarde, intense, sauvage, et dont ils se sont échappés l'un et l'autre. Deux écrivains qui ont fait une œuvre singulière, nourrie de leur propre substance, épique et débordante pour l'une, concise et économe pour l'autre. Je sais bien qu'ils sont à mille lieues l'un de l'autre. Ils ne se lisent pas, paraissent indifférents l'un à l'autre. Ce qui les rapproche ? Par-dessus tout, peut-être, le désir irrépressible de tisser sa vie dans l'écriture et d'y trouver son salut. L'envie de rire qui leur est commune. « Le rire n'entame en rien notre exposition à la maladie et à la mort, écrit Elena Ferrante dans *Chroniques du hasard*. Et pourtant, au moment où nous rions, nous ressentons moins fortement les étaux qui enserrent nos vies » (p. 35). Le désir d'exprimer les vérités les plus intimes dans des fictions où ils ont le sentiment d'être plus en sécurité, de trouver un refuge. Le goût aussi de passer d'une langue à l'autre, de jouer avec les langues et avec les traductions, de rester « italiens absolument et avec orgueil » tout en se laissant traverser par d'autres grammaires et d'autres univers. Et puis encore l'idée de transmission, qui prend la figure d'un père imaginaire chez De Luca et d'une institutrice dans *L'Amie prodigieuse*. C'est Mme Oliviero, qui a les cheveux gras, plaqués sur la tête, un visage épais et sans relief, une blouse grise boutonnée devant, un regard doux dans une mine sévère. Elle mène sa classe d'une main de

## ERRI ET ELENA

fer, distribue compliments et remontrances avec parcimonie. Mais quand elle a déniché la petite lueur de curiosité dans l'œil d'une de ses élèves, elle s'enflamme et s'accroche et ne lâche plus prise.

## ÉCRITURE

Romans français et étrangers,  
biographies, essais, entretiens...  
Il y a forcément un autre titre  
de notre catalogue que vous aimerez !

Découvrez le sur  
[www.lisez.com/larchipel/45](http://www.lisez.com/larchipel/45)

Rejoignez la communauté des lecteurs  
et partagez vos impressions sur



[www.facebook.com/editionsdelarchipel/](https://www.facebook.com/editionsdelarchipel/)



[@editions\\_archipel](https://www.instagram.com/editions_archipel)

Achévé de numériser en janvier 2022  
par Facompo